UNE REPONSE QUI S'IMPOSAIT

Les évêques de Suède ont récemment adressé, à l'occasion de l'occupation de la Ruhr, un appel aux chrétiens de tous les pays, qu'ils communiquèrent à M. Poincaré, à M. Bonar Law et au président Harding. Voici la réponse faite à l'épiscopat suédois par le président du Conseil français:

Paris, le 15 Février 1923.

A Monseigneur Soederblom, archevêque d'Upsal, Stockholm.

J'ai bien reçu l'appel des évêques de Suède, transmis en date du 2 février.

Trop de grands souvenirs communs unissent la Suède et la France pour que je ne tienne pas à donner aux plus hauts représentants de l'Eglise suédoise des explications franches et sincères.

La France, attaquée sans provocation en 1914, alors que tous les efforts de son gouvernement tendaient à faciliter le maintien de la paix, a vu une partie de son territoire envahie et systématiquement saccagée par les armées allemandes.

Son moral n'a pas faibli; contrainte de repousser la force par la force, elle a tenu bon contre l'envahisseur, et, avec l'appui et le concours de ses alliés, unis avec elle pour la défense du droit, cyniquement violé dans la personne de la Belgique, elle a triomphé.

Dans les négociations de la paix, les alliés ont tenu à montrer leurs modération en renonçant à exiger des vaincus, comme il était jusque là d'usage dans les traités de paix, le remboursement des frais de la guerre.

Ils ne pouvaient, toutefois, sans porter à la loi morale les plus graves atteintes, renoncer à exiger la réparation des dommages causés volontairement par les envahisseurs.

Bien que la responsabilité de l'Allemagne à cet égard ne puisse faire de doute, les gouvernements qui se sont succédé dans ce pays depuis l'armistice se sont ingéniés à éluder leurs obligations. Loin de hâter par une loyale exécution du traité la fin des mesures d'occupation que les alliés avaient dû prescrire, ils semblent n'avoir eu d'autre souci que de ruiner leur Etat, de pratiquer une politique de prodigalités et d'avilir leur monnaie. N'ayant aucun égard aux souffrances qu'ils imposaient à la majorité de la population, au seul profit de quelques-uns, ils ont poursuivi cette politique de désastre dans le dessein d'éviter de réparer les maux que leurs prédécesseurs avaient causés à la France et à la Belgique.

Après avoir attendu pendant trois longues années un changement de conduite des coupables; après avoir même, dans le vain espoir de faciliter ce changement, consenti des atténuations à leurs droits, la France et la Belgique se sont vues forcées, devant les manquements volontaires dûment constatés de l'Allemagne, de recourir à des sanctions prévues d'ailleurs par le traité.

Fermement résolues à faire valoir leurs droits et conscientes qu'elles agissent dans la limite de ces droits, la France et la Belgique ne se sentent pas atteintes par les calomnies qui les représentent comme animées d'un esprit de violence et de haine. Elles sont résolues à user de leur droit avec modération sans recourir aux brutalités ni aux violences, surtout envers les ouvriers et les populations allemandes trompées par de mauvais bergers.

La France souhaite ardemment qu'un jour vienne où elle pourra pardonner le crime commis par l'Allemagne en déchainant la plus terrible des guerres. Elle sait que la condition première du pardon est que le coupable se repente et change de conduite. Elle ne veut donc pas douter que les sages conseils des évêques de Suède inclineront les cœurs des dirigeants de l'Allemagne vers cette repentance et hâteront ainsi le jour du pardon.—Poincaré.

De son côté, la Fédération protestante de France a estimé que la lettre des évêques suédois devait recevoir une réponse du corps qui représente officiellement le protestantisme français. Après s'être étonné que le document transmis en Amérique et en Angleterre contint à l'égard de la France des accusations importantes qui ne se trouvent pas dans la note adressée à M. Poincaré, la Fédération protestante de France écrit:

"Malheureusement l'appel que vous venez de lancer nous rappelle d'une façon pénible l'attitude que trop de chrétiens des pays neutres ont adoptée pendant la guerre mondiale. Jamais ces chrétiens n'ont accepté de condamner la puissance qui, au mépris des traités signés par elle, a violé la neutralité de la petite et faible Belgique et a piétiné les droits les plus sacrés d'une nation simplement loyale. Jamais ils n'ont eu une parole de réprobation contre les empires centraux qui ont prémédité la guerre, qui l'ont voulue de longue date, qui l'ont déclarée sous un prétexte mensonger, qui l'ont conduite contrairement à toutes les conventions internationales. Jamais ils n'ont consenti à faire écho aux cris de détresse des populations du nord de la France, ni à recueillir les plaintes de nos jeunes filles séparées de leurs familles, déportées et outragées. Inactifs et muets devant toutes les violations du droit, ils n'ont pas perdu une occasion de rappeler, non pas à ceux qui commettaient ces violations, mais à ceux qui les subissaient, les enseignements évangéliques dont ils faisaient ainsi les protecteurs des injustes. Croyez bien que, devant cette attitude constante de chrétiens dont nous avons toujours vénéré le caractère et la piété, mais que nous savions égarés par des faussetés audacieuses, nous avons atrocement souffert.

Nous l'affirmons devant Dieu. Au sortir de la guerre, la France ravagée, appauvrie, saignante, n'a jamais eu aucune pensée d'impérialisme, ni aucune velléité de conquête. Elle ne demandait qu'à reconstruire ses foyers détruits par la pire dévastation et ses usines saccagées systématiquement. Elle s'attendait à voir l'Allemagne, comme elle l'avait fait elle-même après 1871, s'appliquer à réduire par le payement le plus rapide possible de sa dette, la durée d'occupation. A une bonne volonté qui se serait manifestée, elle désirait répondre par une bonne volonté égale. Mais cette bonne volonté qu'elle espérait a toujours refusé de se montrer. Après chaque conférence qui réduisait la créance de la France, l'Allemagne, dont les usines étaient debout, l'outillage intact et les ouvriers en plein travail, affichait une résolution arrêtée d'éluder tous les jours un peu plus et de détruire peu à peu le traité de Versailles. Au lieu de consacrer ses ressources disponibles à entreprendre les réparations nécessaires, tantôt elle les a consacrées, dans des proportions énormes, à la réfection de ses propres moyens de transports, à l'extension de son réseau fluvial, à l'encouragement sous toutes les formes des grands magnats de l'industrie, qui, dans le même temps, se dérobaient au devoir fiscal. Elle a préféré risquer une banqueroute, qui a semblé parfois frauduleuse, de ses propres finances, que de payer les dettes entraînées par son agression criminelle de 1914. C'est fermer les yeux et les oreilles devant la réalité que de présenter l'occupation de la Ruhr comme une tentative dissimulée d'annexion ou comme un effort à la fois hypocrite et brutal pour détruire l'Allemagne. La France ne nourrit pas les noirs desseins qu'on lui attribue. Elle réclame tout simplement son dû. La seule chose qu'elle veuille briser, c'est une mauvaise volonté qui entend continuer effectivement la guerre sous la forme d'un refus têtu de remplir aucune des obligations imposées par le traité. Ce n'est pas la France qui empêche la paix de s'établir, c'est l'Allemagne qui perpétue des hostilités déguisées.

Nous ne vous demandons pas de nous croire sur parole. Mais nous vous demandons de ne pas croire davantage sur parole ceux qui soutiennent la thèse allemande. Nous vous conjurons d'étudier vous-mêmes les documents authentiques, d'examiner, dans leur texte véritable, les affirmations de notre gouvernement, de ne pas voir tout, les hommes, les événements et les choses, à travers le prisme déformant de la propagande allemande. Alors vous découvrirez que la France était toute prête à accorder sa confiance à des hommes qu'elle aurait sentis de bonne foi et à collaborer avec eux au rétablissement matériel et moral de l'Europe.

Vous découvrirez qu'il lui en coûte beaucoup—car la rancune n'est pas dans ses traditions—de ne pouvoir accorder dès maintenant cette confiance. Vous découvrirez que son vrai souhait est d'arriver, le plus tôt possible, au véritable désarmement, non pas seulement à celui des soldats, mais à celui des âmes. Vous découvrirez aussi que le meilleur moment de hâter la démobilisation nécessaire des esprits est de ne pas méconnaître les intentions profondes de ceux dont la patrie a été dévastée et qui réclament, tout simplement, des auteurs des ravages, la réparation du mal commis.

LE CERCUEIL DE SARAH

Quelques jours avant sa mort, Sarah Bernhardt disait, en riant, à une jeune actrice qui l'a répété:

—Ma chère enfant, je crois qu'il me faudra partir bientôt, car il me paraît fatigué d'attendre. Hier, je suis passée devant lui et j'ai senti son regard sur moi...

—Mais qui donc, "lui?" demanda la jeune actrice, justement effrayée.

—Mon cercueil!

Sarah Bernhardt, en effet, depuis plus de trente ans, possédait son cercueil. Elle l'avait fait faire en bois de rose, en 1881, à la suite d'un cauchemar qui l'avait singulièrement frappée. Sa grande peur était de mourir en mer au cours d'une longue traversée et elle ne voulait pas que son corps, selon l'usage, fût jeté dans les flots.

Aussi, emportait-elle toujours avec elle, dans une immense caisse, son cercueil en bois de rose.

Dans le cabinet de travail de l'un de nos amis, prêtre à l'intelligence et à l'érudition vraiment supérieures, se trouve un petit tableau portant ces mots: "Yesterday is dead, do not think of it any more; tomorrow is not born, don't worry about it; today is at hand, use it." Et cet ami disait un jour: "C'est en mettant ce conseil en pratique que j'ai pu me libérer des soucis; passer à travers les événements les plus fâcheux et poursuivre ma tâche, sans défaillance."

La Protection de Paris

Il n'est rien de nouveau en littérature, tous les genres, sans exception, datent de l'époque vénérable où les hommes ont commencé gauchement de témoigner un souci d'art, d'idéalisme et de mensonge dans l'expression de leurs pensées ou de leurs sentiments. A vrai dire, on ne discerne pas du premier coup d'œil tel genre de tel autre dans les littératures primitives, et celles que l'on pourrait appeler préhistoriques nous sont naturellement inconnues; mais, si l'on adopte la théorie de l'évolution et du transformisme, que Brunetière a transportée dans la critique, et qui doit être vraie puisqu'elle est commode, on a lieu de croire que les genres se sont peu à peu différenciés par le lent travail des siècles, et qu'ils existaient bien tous, en effet, dès l'origine, dans une grande confusion, à l'état embryonnaire.

Les gens de lettres cependant, qui veulent être immortels, ne croient pas (depuis une centaine d'années) qu'on puisse l'être si l'on n'a positivement inventé quelque chose, créé de rien soit un genre ou un type. Les Goncourt croyaient Beaumarchais assuré de ne point périr, parce qu'il avait fait, disaient-ils, sa statue: c'était la figurine de Chérubin. M. Viennet se flattait d'exceller dans le genre de la fable. Il n'osait dire: "Je l'ai inventé," par considération pour La Fontaine, qui l'avait notoirement précédé dans l'ordre des temps. Au surplus, cela lui était bien égal: il n'était pas romantique. Il appartenait à une école qui ne faisait aucun cas de l'originalité. Il en aurait pu parler comme ce membre influent d'un cercle, qui, sollicité d'appuyer la candidature d'un homme plein de mérite, répondait avec bonhomie:

—C'est que, je vais vous dire... moi, j'appartiens à un groupe où l'on se... où l'on se moque absolument du mérite personnel.

Les auteurs d'à présent, quoiqu'ils aient renié le romantisme, attachent à la personnalité du mérite, et à l'invention, beaucoup plus d'importance que cet homme de cercle ou M. Viennet. Il me souvient qu'au temps où les romans dialogués faisaient fureur, cinq ou six écrivains, alors très jeunes, et qui devaient déjà au théâtre dans un fauteuil une enviable réputation, causaient un jour de leur besogne commune. Ils le faisaient de bonne amitié, sans esprit de concurrence, et les uns voulaient bien reconnaître aux autres un certain talent. Sur un seul point, ils ne transigeaient pas: chacun prétendait à l'honneur d'avoir inauguré le genre que tous pratiquaient. Ils ne purent se mettre d'accord qu'en y renonçant tous ensemble, et ils voulurent bien déclarer officiellement que le dialogue a été inventé par Adam et Eve au paradis terrestre. C'est l'évidence même. Il ne me semble pas douteux que le genre de l'interview remonte à la même époque.

Certaines personnes seraient tentées de croire qu'il date de la semaine dernière, parce que l'Académie a décidé d'admettre dans son dictionnaire le mot interview. Si éloignés que nous soyons de l'état sauvage, nous trahissons encore trop souvent, par d'étranges, par d'humiliantes réviviscences, que nous n'avons pas toujours été si admirablement civilisés que présentement. Il est curieux que nous ne fassions pas encore très bien la distinction du nom et de l'objet qu'il désigne. Pour les noms propres, nous sommes en progrès sensible sur les Fuégiens, et nous ne croyons plus comme eux qu'ils fassent partie intégrante de la personne. (Néanmoins, le retard apporté par la fille du roi George V à choisir le nom chrétien de son premier-né a causé une certaine anxiété en Angleterre: il nous semble qu'un enfant, tant qu'il n'a pas de prénom, n'existe pas à rigoureusement parler.) L'interview, sans doute, était, si l'on ose s'exprimer ainsi, baptisée depuis longtemps; mais elle n'était pas inscrite sur les registres de l'état civil: les enfants naturels eux-mêmes le sont; sa situation était donc pire encore que l'illégimité.

Le préjugé des bâtards est complètement passé de mode, et les personnes les plus ridiculement arriérées ne se croient plus obligées de baisser la voix pour dire: "C'est un enfant naturel." Mais les puristes ne consentiront jamais d'articuler, même en baissant la voix un de ces mots trouvés qui ne figurent pas dans le dictionnaire de l'Académie, ni, encore moins, de l'écrire. Seul de tous les préjugés, celui des puristes ne sera jamais vaincu. Ne nous en plaignons pas: ils sont peut-être dix, et la langue française sera sauvée, comme l'aurait pu être la ville maudite si l'on y avait compté dix justes.

Il y avait même doute sur le genre du mot, comme jadis sur celui d'équivoque, appelé par Boileau "du langage français bizarre hermaphrodite." Non plus que l'état civil, le dictionnaire ne veut maintenant souffrir ces hermaphrodites du langage. Le sexe d'interview était mal déterminé: on a dû lui en assigner un certain, d'office. C'est le féminin qu'on a préféré. Les profanes n'ont pas voix au chapitre et leur devoir est de respecter la chose jugée; mais cette efémination risque d'amener de grands changements dans le régime de l'interview, depuis si longtemps habituée à croire qu'en vertu de sa nationalité anglaise elle était du masculin ou plutôt n'était d'aucun genre.

EN AIDE DE LA COLOMBIE

Le Dr. Oliver L. Pothier, de la Nouvelle-Orléans, est allé faire des études en Colombie au sujet d'une maladie qui vient de faire son apparition dans ce pays. Ses expériences sans doute rendront un grand service à la médecine. Le Docteur Pothier est une autorité sur les maladies des tropiques.

LE PANACHE

(RÉCIT HISTORIQUE)

Lorsque Henri IV vint au monde, le vieil Henri d'Albert, roi de Navarre, s'écria en parlant de sa fille Jeanne: "Une brebis vient de donner le jour à un lion."

Les batailles d'Arques et d'Ivry devaient prouver plus tard combien ces paroles étaient prophétiques. Mais je crois qu'elles trouvèrent surtout leur juste application dans le combat moins connu d'Aumale.

En 1591, le bon roi Henri—qui n'était qu'un roitelet plus riche d'espoirs que de domaines—guerroyait contre les armées de la Ligue. Il venait de lever le siège de Paris et, en Normandie, le duc de Parme refusait de lui livrer bataille, dédaigneux d'un aussi mince adversaire.

C'était au bourg d'Aumale, dans un vallonnement tout verdoyant et fleuri, où la nature en fête souriait, pleine de promesses, à l'ambitieux Béarnais impatient d'être maître de notre joli sol de France. Revenant de Rouen, les Ligueurs et les Espagnols de M. le duc de Parme défilaient innombrables—mer houleuse de casques et de cuirasses que dorait l'ardent soleil.

Embusqué derrière un bois, Henri de Navarre voyait avec rage, sur la route, se multiplier les ennemis. Il n'avait avec lui que cent hommes d'armes...

Attaquer était une héroïque folie... En raison de quoi Henri n'hésita point à la commettre... Entraîné par sa fougue belliqueuse, il fonça.

C'était courir à la mort. Son fameux panache blanc le désignait à tous les horions... Bientôt une blessure légère fit couler son noble sang...

Mais autour de lui combattaient quatre frères qui avaient voué à leur chef un attachement profond. C'était de petits seigneurs des environs d'Aumale qui avaient vendu une partie de leurs fiefs pour en porter le prix au roi. Livrer leur nom actuel ne serait point discret, car leur famille existe encore. Et puis aussi la censure me pourrait chercher querelle de ne point laisser dans l'annonymat des faits glorieux qui ne remontent qu'à quatre cent ans. Disons seulement que, du nom de leur principal fief on les appelait Messieurs du Mesnil d'Escles...

La perspective de voir mourir leur roi inspira à l'aîné des frères d'Escles une décision immédiate.

Le cimier de son casque était d'azur. Incontinent, et sans prendre garde au respect dû à la Majesté, il enleva le panache blanc du roi, l'ajusta sur son propre heaume et, sans qu'il eût le temps de protester, Henri IV se vit à son tour coiffé du cimier de son fidèle compagnon d'armes.

La ruse ne fut point inutile. Les gens de M. de Parme tombèrent dans le piège... Un coup de mousquet destiné au roi abattit l'aîné des seigneurs d'Escles... Il n'eut qu'un cri: "Pour le Roi!" Et il mourut.

Sitôt après son frère puîné arrachait le panache blanc pour l'ajuster à son casque... C'était un gentil seigneur à l'âme religieuse... Un nouveau coup destiné au roi le jeta agonisant sur le sol. Il n'eut qu'un cri: "Pour mon Dieu!" Et il mourut.

Le troisième frère n'avait pas l'âme moins noble. Mais c'était un "scientifique gentilhomme" qui, ayant étudié dans les grimoires, savait ce que destinait à l'avenir du royaume le couronnement d'un prince de la maison capétienne. A peine eut-il le temps d'ajuster à son tour le panache immaculé et—malgré ses nouvelles protestations—de faire au roi un "rempart de son corps" qu'il fut frappé au cœur. Il n'eut qu'un cri: "Pour la France!" Et il mourut.

...Le soir même, la petite troupe héroïque ayant enfin dû se replier devant les forces colossales de l'ennemi, Duplessis-Mornay écrivait à Henri IV: "Sire, vous avez assez fait l'Alexandre. Il est temps que vous soyez Auguste. C'est à nous de mourir pour vous, et c'est là notre gloire. A vous, Sire, de vivre pour la France, et j'ose vous dire que c'est un devoir!"

...Le soir même, Henri VI faisait au dernier des seigneurs d'Escles l'honneur de le convier à sa table. Et dans un plat de faïence italienne il lui donnait deux roses blanches.

—Dorénavant, lui dit-il, vous porterez mon étendard au-dessus de vos armes, et vous ajouterez ces roses à votre blason avec la devise: Elles vivent et meurent sans tâche...

Puis, rêveur, il ajouta:

—Cette devise pourrait aussi bien être celle de la France... à cette différence près que la France ne mourra pas...

Transmis "de chef en chef," le plat aux roses blanches demeure—dépôt sacré—en un manoir de la Brie champenoise. Trois fois depuis un siècle, les Allemands ont souillé le foyer familial; mais ils n'ont point enlevé le souvenir du roi Henri, dont le symbole, d'ailleurs, ne leur apparaîtrait point clairement.

Et le panache?

Le Panache? Il n'est point demeuré aux mains d'une seule famille, mais il se dresse de nos jours sur la tête de chacun de nos combattants. Qu'il soit blanc quand la neige immaculée s'harmonise avec la pureté de "l'Idée" qu'il représente, qu'il soit rouge quand le sang généreux de nos frères le teint d'une pourpre immortelle, qu'il soit bleu quand il s'illumine d'un regard descendu du ciel, le Panache appartient à la France... il est la France.—André de Maricourt.

UNE "JOURNEE" DES LABORATOIRES

Nous lisons dans le Figaro:

On ne peut qu'applaudir à l'initiative du gouvernement, qui a décidé d'autoriser, en l'honneur de Pasteur, une "journée" qui aura lieu le 27 mai.

Il ne s'agit pas seulement—et la circulaire que le ministre de l'intérieur vient d'envoyer aux préfets à ce propos insiste particulièrement sur ce point—de glorifier la mémoire d'un grand savant, mais aussi de susciter un mouvement en faveur du développement des laboratories scientifiques, et de permettre aux chercheurs de poursuivre, sans être arrêtés par des difficultés matérielles, des travaux dont l'humanité entière doit profiter.

Les bienfaits immenses des découvertes de Pasteur font apparaître, en effet, aux yeux de tous, dit M. Maunoury, l'importance primordiale de l'œuvre de nos savants, dont les travaux sont appelés à produire des résultats infiniment précieux pour la prospérité du pays et le progrès général de la civilisation.

Le ministre invite les préfets à constituer dans les départements des comités locaux réunissant, sans distinction d'opinions ou de croyances, des personnalités appartenant à tous les groupements et à toutes les organisations, et qui se mettront en rapports avec le comité central, présidé par M. Arthur Meyer, pour prendre toutes les dispositions de nature à assurer le succès de la manifestation du 27 mai.

Les insignes qui seront vendus sur la voie publique au bénéfice des laboratoires scientifiques seront la reproduction de modèles dûs à des artistes tels que MM. Albert Besnard, Georges Barbier, Jean Béraud, Fernand Cormon, Maurice Denis, Abel Faivre, Gervex, Jonas, Paul-Albert Laurens et Poulbot, qui ont tous tenu à apporter leur concours à cette œuvre d'intérêt national.

Les instructions très précises et très détaillées que M. Maunoury envoie aux préfets ne sauraient manquer d'assurer le succès d'une manifestation qui, dit encore le ministre, "doit unir tous les Français dans un même sentiment de reconnaissance et d'admiration pour le génie de Pasteur et les engager à concourir au progrès de la science par l'amélioration de nos laboratoires."

Les Cloches de France

Le Pape leva le bras et fit le geste de bénir... Dans la nue, il y eut un frémissement de bronze et toutes les cloches des églises du monde, innombrables, toutes les cloches, invisibles mais présentes, s'apprêterent à quitter Rome en cette nuit de Pâques 1916.

Le saint vieillard resta quelques instants immobile, appuyé des deux mains sur la balustrade de pierre qui clôt les jardins pontificaux; puis, comme le vent du soir fraichissait en passant sur le Tibre, il s'en fut à pas lents, pensif, vers son palais. Sa robe blanche, qui semblait tissée de lumière sous la lune claire d'un ciel italien, se perdit derrière un massif de magnolias où l'ombre traquée de la nuit se réfugiait, toute bleue... Alors, comme font les hirondelles, qui, dans un vol giratoire s'orientent en se tenant par l'aile, les cloches, en plusieurs groupes, s'essaimèrent dans l'immensité.

Les cloches de France, à tire d'ailes, s'éloignèrent vers les Alpes....

En tête couraient une kyrielle de petites clochettes, notes légères des carillons, qui, grosses comme le poing, jouaient à se poursuivre, cherchaient à se dépasser, se heurtaient, se poussaient, se tassaient, sautaient les unes par-dessus les autres, faisaient des écarts, des crochets et des culbutes comme autant de gamins turbulents sur la pelouse d'un bois. Puis venaient des cloches plus sages, des cloches de couvent et de chapelle qui gardaient encore autour de leurs anses la parure d'une guirlande de chévrefeuille ou de volubilis. Puis les cloches des églises de France, en une foule immense et recueillie; cloches de village qui sonnent les matines dans le frais décor des bois et des vallées, cloches des petites villes qui rallient aux jours de fête sur le parvis et la grand'place la foule bigarrée des paroissiens. Enfin, cahincaha, fermant le cortège, avec des balancements caducs, des airs essoufflés de vieilles majestés, venaient les gros, les vieux, les très vieux bourdons des cathédrales.

Et tout ce monde de bronze parlait de la guerre, sauf les clochettes insouciantes et rieuses que leur jeune âge aidait à pardonner—et tout ce monde disait:

—Voici bientôt deux ans que nous ne faisons plus la route avec nos amies, les cloches de Belgique. Elles sont toujours prisonnières de ces damnés Allemands... Mais patience, nous les reverrons!

—Bientôt!... Bientôt! sonnaient les cloches des églises du Nord et de l'Est qui voyaient tous les jours, du haut de leurs clochers, se battre et vaincre nos soldats.

D'autres cloches couraient de groupe en groupe et s'enquéraient, toutes inquiètes:

—Avez-vous vu nos sœurs de Valenciennes? Avez-vous rencontré nos sœurs de Laon?... Et nos sœurs de Lille, où sont-elles?... Et nos sœurs de Mézières?

Les voix confondues des cloches de France appelaient aux quatre coins de l'horizon:

—Mézières! Lille! Laon! Valenciennes!

Mais nulle voix ne leur répondait, car, les pauvres cloches, elles étaient toujours derrière les lignes, là-bas, en exil...

Quelqu'un—je crois bien que c'était une de ces terribles clochettes—cria:

—Verdun!

Et un lourd battant de bronze en trois coups sonores répondit:

—Je—suis—là!

Mais voici que du groupe des bourdons montaient des lamentations:

—Qu'est devenu notre ami, notre roi, le plus glorieux d'entre nous?

—Peut-être est-il mort, disait l'un.

—Peut-être n'est-il que blessé? espérait l'autre.

—Mes amis, reprenait une très grosse cloche qui devait être la Savoyarde, n'espérez point l'entendre sonner d'ici longtemps, car les Prussiens l'ont jeté bas!

—Hélas! hélas! gémissait la foule des cloches.

—Que si! reprenait un gros bourdon plusieurs fois centenaire et plein d'expérience, que si! Moi je sais qu'il résonnera bientôt pour fêter un grand jour et que dans son beffroi reconstruit vous l'entendrez chanter un Te Deum de gloire: le triomphe de nos armes, le sol de la patrie reconquis, la souillure des Barbares à jamais effacée, la Paix et l'Amour revenus!

Et la multitude des cloches—même les clochettes devenues graves tout à coup—clama dans un cri d'espérance:

—Reims! Reims! Reims!

—Voici la France! cria l'une d'elles tout à coup, je suis chez moi... Bonsoir!

Et elle disparut dans la nuit.

Ce fut comme un signal. A chaque instant, dans la masse compacte et mouvante des cloches, un petit trou se creusa. C'était une voyageuse qui reconnaissait sa demeure et se laissait choir, en pirouettant, dans son clocher. On l'entendait crier:

—Au revoir, à l'année prochaine! Mais sa voix, tout de suite lointaine, s'effaçait dans le vent.

Déjà les feux des étoiles pâlissaient. La nuit allait finir. Les cloches se hâtaient. Leur nombre diminuait très vite. Toutes celles du Midi et du Centre étaient déjà parties.

En passant au-dessus de Paris, la plupart des gros bourdons se laissèrent tomber tous à la fois.

—A l'année prochaine!

Il ne restait plus que quelques milliers de cloches, quand l'aube de Pâques, en surplis blanc, descendit des nues.

—Dépêchons-nous, s'effarèrent les voyageuses, dépêchons-nous... Voici déjà le jour!

En peu de temps, elle ne furent bientôt plus que cinq ou six cents.

Soudain, que dizaine de petites clochettes qui avaient pris de l'avance revinrent précipitamment en arrière. Elles annoncèrent:

—Mes sœurs, on se bat toujours... Le canon gronde...

—Qui sait! répondirent les vieilles cloches, c'est peut-être le dernier assaut! Allons voir... Dépêchons-nous!

Et elles se pressèrent encore plus, à grands coups de leurs ailes un peu lasses.

—Au revoir, à l'année prochaine!

On approchait de la ligne de feu. Dans l'air sec montait le crépitement des mitrailleuses.

—Au revoir!...

—Prenez garde aux aéroplanes!

Enfin, il ne resta plus qu'une cloche, une humble cloche de village qui, descendue tout près de la terre, semblait désemparée. Elle voletait à gauche, voletait à droite, tournoyait en battant des ailes, rasait le sol, remontait dans le ciel, comme un oiseau qui a perdu son nid.

A la place de la petite église qui, il y a peu de jours encore dressait fièrement sur son clocher pointu un coq d'or embroché dans un paratonnerre, il n'y avait plus qu'un amoncellement de pierres.

La cloche comprit le désastre. Pendant son absence un lourd obus allemand avait écrasé sa demeure. Elle était condamnée désormais à errer sans gîte, dans l'infini du ciel, durant l'éternité. Ah! les maudits Prussiens!

Elle pleura... Mais toutefois elle ne se laissa pas abattre, car son cœur était d'airain. Et puis, elle était Française, cette cloche, c'est-à-dire brave et spirituelle, et elle résolut de se venger sur-le-champ.

Ce qu'elle fit? Je vous le donne en mille. Ce qu'elle fit? Mais sa fonction de cloche, tout simplement. Elle se mit à sonner de toute son âme, à sonner éperdument sur les ruines de sa maison.

Dig... ding... dong!...

Les Allemands occupaient le village depuis une vingtaine d'heures. Ils avaient creusé des tranchées, fortifié des habitations, crénelé des murs et se croyaient bien à l'abri. Cette cloche insolite les étonna d'abord puis les inquiéta. Ils sortirent de leurs trous.

Dig... ding... dong!...

Ce carillon matinal descendait des nues. Et pourtant l'on ne voyait rien dans le bleu léger du jour naissant, rien, rien...

Dig... ding... dong!...

Où était-elle donc cette cloche de malheur?

C'était, bien sûr, encore un tour de ces rusés Français!

Dig... ding... dong!

—Wer dà?

Dig... ding... dong!

Cette brave cloche! Elle riait de tout son cœur, comme rient les cloches, à grands tressauts de leur battant.

Dig... dig... dig... dig... Et allez donc! Dig... ding... dong!

Les Prussiens en devenaient fous. Ils tiraient des coups de feu en l'air. D'aucuns criaient: "C'est le diable! Es ist der Teufel!"

Et cela, je vous assure, faisait une belle musique!

Dig... ding... dong! Dig... dig... dig!

Un feldwebel s'étrangla de rage à hurler des imprécations contre cette cloche invisible et s'enfonça dans l'œil un télescope.

Pendant ce temps, les nôtres, dans les tranchées d'en face, mirent à profit le désarroi des ennemis qui se découvraient imprudemment et signalaient ainsi l'entrée de leurs tanières. Les grenades se mirent à pleuvoir. Les mitrailleuses crépitèrent et l'on entendit pour finir ce grand cri de vaillance:

—A la baïonnette!

Et la cloche? Ah! la cloche, là-haut, ne se tenait plus d'aise. Les mains aux anses, elle sautillait, dansait, pirouettait, faisait des culbutes—oui, des culbutes!—comme une de ces petites clochettes dissipées. Et elle riait: Dig... dig... dig!

Longtemps encore son carillon narquois dégringola du fond du ciel.

Ce qu'il advint?

Vous le lirez sans doute demain, amis lecteurs, dans le communiqué:

Nous avons repris à la baïonnette le petit village de C... en infligeant de fortes pertes à l'ennemi...

Dig... dig... dig!... Dig... ding... dong!... Dig... ding... dong!...—Alfred Machard.

UNE BRIQUE

—Etes-vous marié ou célibataire?

—Marié.

—Avez-vous des enfants?

—J'en ai six, monsieur.

—Depuis combien de temps êtes-vous marié?

—Depuis trois jours.

—Hein!?

—J'ai épousé une veuve avec six enfants.